

8 - LE MORAL

« Le danger qui menaçait le plus les maquisards en ces temps d'inaction avait nom le désœuvrement. »

... Marc Serratrice, qui écrit cela, avait pourtant, au C3, relativement peu le temps d'être désœuvré entre les contraintes matérielles qui occupaient une partie du temps, les exercices physiques imposés par les chefs, les activités intellectuelles, les jeux... Et les camps, du moins dès qu'ils eurent des chefs, étaient à peu près tous à ce régime.

Les contraintes matérielles.

Indispensables, **les tours de garde**. Des lieux avaient été choisis, desquels on avait une bonne visibilité, par exemple sur un point de passage obligé. On y allait généralement à deux, pour quelques heures, et le tour revenait quelques jours après. Le camp des chasseurs alpins de Malleval et le C3 ont même poussé le sérieux jusqu'à relier le plus crucial de ces postes avancés, par téléphone, au camp lui-même. L'emplacement, à Malleval, au débouché des gorges, était le lieu-dit Le Moulin, au pont sur le Nant.

Et puis bien sûr, **les corvées**, eau, bois ou pluches. Et pour le C1 à Ambel, le travail au chantier de forestage qui est sa couverture.

On a vu **les fréquents déménagements** et même si on n'avait pas grand-chose, il fallait tout emporter. Alors dans les photos, les dessins, les récits, ce sont d'énormes marmites, de lourdes tentes, des planches, les bagages, sous le poids desquels plient ces continuels nomades.

Et après le déménagement, **l'emménagement**, réparer, consolider, agrandir voire ériger le nouveau logement sur le nouveau point de chute.

Egalement, **des expéditions**. Pour récupérer et mettre en lieu sûr le matériel d'un parachutage, pour rapporter une partie de ce matériel au camp, pour aller voler quelque chose, de préférence aux Chantiers de Jeunesse. Et il arrive que l'expédition ne tourne pas comme prévu, ainsi le malheureux coup de main à Mens en mai 1943 pour récupérer de l'essence : suite à une certaine impréparation, la police italienne mettra un sacré coup de pied dans la fourmilière.

Enfin **des travaux agricoles**. Les membres du camp des chasseurs, après leur séjour à Sornin et avant de rejoindre Malleval, seront même envoyés au travail des noix chez des paysans dans la plaine de l'Isère, histoire d'économiser quelques journées de nourriture avant l'hiver.

Pour Marcel Peyronnet du C2, par contre, aller volontairement donner un coup de main au père Philippe Bec pour ses travaux des champs au Frier du Bois était un heureux dérivatif en même temps qu'un gage de bon voisinage.

Les exercices physiques.

Au C3 et dans d'autres camps sans doute, on pratique **l'hébertisme**, une méthode d'éducation physique dans laquelle on utilise le terrain pour courir, sauter, grimper, lancer, porter, etc.



C3, les Carteaux. Pose pendant une séance d'hebertisme / OrigineANPCVV

Le C6 **marche** beaucoup. Si l'on en juge par le raidillon final du Serre Plumé voisin, ce devait être particulièrement formateur... mais ils étaient jeunes.

Et puis **le ski**. On a vu Marcel Peyronnet, alors pionnier du C2, se faire apporter ses skis au début du printemps 1943 à la cabane de Combeauvieux. Instruit par quelques-uns, le C3 également skiera beaucoup autour de Gève pendant l'hiver 1943-1944. De nombreuses photos montrent des sauts, plus ou moins réussis, des essais de chasse-neige, des petits groupes qui posent en équilibre parfois précaire, skis aux pieds, même Charlot, le vétéran du Camp dont les 40 printemps et les sports d'hiver ont d'abord un peu de peine à cohabiter.



C3 Gève : X, Weyland, Michel Sourcis, / Collection Bonnet Paule

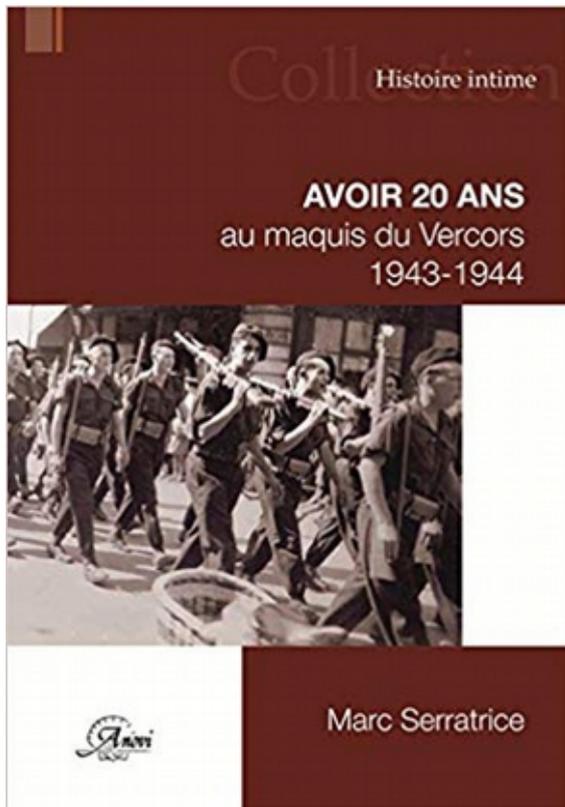


C3 Les Carteaux, cages foot / Origine ANPCVV

L'entraînement sera réinvesti dans une expédition de Gève à Saint-Martin pour récupérer de l'armement arrivé au parachutage de Darbounouse en novembre 1943. Départ avant l'aube ; prise au passage à Méaudre de camarades du C5 ; descente de la route des gorges du Méaudret en colonne d'une cinquantaine ; les Jarrands au lever du soleil ; les gorges de la Bourne ; pause au pont de la Goule Noire pour refarter les skis et casser une croûte complétée par du lait concentré en tube volé à quelque magasin milicien par le groupe franc Vallier ; dernière partie, discrètement, pour ne pas se faire repérer par les gens des fermes ; enfin arrivée au but, une grange des environs de Saint-Martin, une caverne d'Ali-Baba : mitraillettes, fusils-mitrailleurs, pistolets, grenades, plastic, munitions. Les maquisards de Thivollet offrent du lait chaud et des corn-flakes de parachutage puis c'est une heure de repos dans la paille avant le retour à Gève, 30 kilomètres, 25 kilos sur le dos.

« Pour nous, en cette nuit glaciale de février 1944, ce fut un calvaire » écrit Marc Serratrice, qui ajoute : *« Cette expédition hors normes a laissé dans ma mémoire suffisamment de traces qui m'ont permis d'en reconstituer les péripéties. »*

Son livre *« Avoir vingt ans au maquis du Vercors 1943-1944 »*, bien écrit, très bon témoignage, vivant, est très beau, l'un des meilleurs écrits sur le Vercors.



Marc Serratrice / Photo Musée de la Résistance en ligne

Parmi les activités physiques, il y eut évidemment **le foot** et aux Carteaux, on dépierre patiemment un morceau de prairie, le moins tordu qu'on ait pu y trouver et on y installe les indispensables poteaux avec barre transversale. Le match doit être interrompu pour gagner le couvert des bois quand passe l'avion mouchard mais le pilote ne semble pas s'étonner de voir des cages de foot en ce lieu. Peut-être était-il lui aussi un footeux...

Un évènement parfois...

La curiosité des Italiens ou plus tard le brutal mordant des troupes allemandes étaient à l'occasion d'excellents moyens pour combattre le désœuvrement et les coups de main sur les Chantiers de Jeunesse devaient être assez distrayants mais il y eut d'autres événements imprévus. Parfois tristes, on a vu précédemment la nuit tragique de Jossaud lors de laquelle, en septembre 1943, deux garçons du C6 ont trouvé la mort.

Mais il est un évènement vécu au C3 et assez bien connu, qui a intéressé nombre de personnes, qui a fourni le prétexte d'un monument flanqué d'un panneau explicatif contestable et qui, en ce moment, est l'objet d'une très sérieuse enquête de laquelle devrait sortir une publication. Il s'agit de l'accident d'avion de février 1944 dans la montagne au-dessus d'Autrans.

La nuit du 7 au 8 février, il neige beaucoup. Le C3, alors à la baraque forestière de Gève, entend les moteurs d'un avion qui semble voler bas ; le bruit est également perçu par des gens d'Autrans. Le 10 février, une patrouille de six hommes du camp, menés par « Bobby », l'adjoint du chef, monte à skis vers le pas de la Clé. Ils ont la surprise de découvrir l'épave d'un gros avion qui a percuté le flanc de la montagne, en pleine forêt. Ils descendent donner l'alerte, une expédition se constitue rapidement, menée par le lieutenant Ruettard, adjoint du commandant Costa de Beauregard. Sur les lieux, ils repèrent les corps des aviateurs mais ils sont soudés à l'épave par le gel, impossible de leur donner une sépulture. Il

faudra attendre le redoux pour les déposer dans la neige d'une faille et au départ des Allemands, en août, les sept corps seront ensevelis dans le cimetière d'Autrans, où ils reposent encore.

On se contente pour l'heure de récupérer quelques munitions et explosifs, de rares armes, des journaux de la France Libre : la presque totalité du matériel transporté a été détruite par le choc et par le feu.

L'avion était un quadrimoteur Halifax de la RAF appartenant au 138 Squadron, parti de la base de Tempsford pour une mission de parachutage sur un terrain clandestin du Vaucluse. Gêné par la tempête ou victime de givrage, il a terminé là son trajet aller.



C3, Gève, autour de l'épave du Halifax



C3, Gève, débris du Halifax



L'équipage du Halifax



Autrans, tombes de l'équipage du Halifax de Gève / Photo René Guigard

Les photos

On est surpris par l'abondance des photos réalisées : ces jeunes sont clandestins, leurs familles risquent des ennuis s'ils sont identifiés et pourtant ils se photographient à tour de bras, du moins au C3. Ces photos avaient donc de l'importance pour eux.

La collection de Paule Bonnet, fille de « Charlot » du C3, contient environ 150 photos prises par son père ou des camarades et développées à mesure par un photographe ami de Pont-en-Royans. Des scènes de la vie courante, souvent posées mais aussi un grand nombre de portraits individuels, généralement posés, eux aussi. Parfois avec un chien, un chat, des mascottes à caresser pour ces garçons à qui manquent des affections.

Sans doute était-il important de fixer ces moments, peut-être pour plus tard, pour montrer aux familles, peut-être aussi pour fixer visages et attitudes avant des lendemains où il faudrait se battre... des moments de vie pour ceux dont la vie est menacée... et les photos, ça rend immortel.

Le C2 n'est pas en reste, Marcel Peyronnet a apporté avec lui son appareil et son père fait développer à Villard par quelqu'un de sûr.

Il semble qu'il n'y ait aucun de ces camps dont on n'ait pas de photos. Il s'agit maintenant de compléter les identifications pendant qu'il est encore temps.



C3, Lieu indéterminé, Alphonse Riband dit "Fend-la-bise" / Collection Bonnet Paule



C3, Lieu indéterminé / Collection Bonnet Paule



C3, les Carteaux / Collection Bonnet Paule

Culture et passe-temps divers.

Le C3 semble vouloir donner l'image d'un camp qui se cultive, il existe plusieurs photos, qu'on dirait clonées, de trois garçons assis à une table, de face, la nuit, éclairage parcimonieux, des livres. Elles sont intentionnellement posées, les personnages sont chaque fois différents mais on a voulu une ambiance d'étude, du moins d'activité intellectuelle. Il faut dire que le C3 avait sa modeste bibliothèque, des livres donnés par des Aufranais ou par l'indispensable « Charlot ».

Le soir, bien sûr, il y a aussi des discussions, pour refaire le monde ou sur les petits riens du quotidien et, de jour comme en veillée, l'incredible belote. Certains bricolent, Weyland du C3 fabrique un étui pour son pistolet et un pour celui de Serratrice. Certains tiennent un journal dans lequel, prudence oblige, ne sont mentionnés ni les noms ni les lieux ; celui de Marc Serratrice, sera précieux pour écrire son livre de souvenirs.



C3, Gève, soirée, photo posée



C3, Les Feuilles probable. joueurs de cartes / ANPCVMVFA

Parfois, la musique est là aussi, c'est le moment d'apprendre à jouer de l'harmonica, un instrument qui semble exprès fait pour le maquisard, volume modulable à volonté, aisément transportable, d'un apprentissage pas trop exigeant. Mais il serait difficile d'appeler musique le tintamarre défouloire qui s'empare à l'occasion du C6 :

« [...] pour bien terminer la soirée, de temps à autre un anonyme quelconque s'écriait : « Symphonie musulmane ». Les cris aigus de Raton donnaient l'approbation générale, le Niocle suppliait d'épargner les marmites, et au signal d'un maestro d'occasion, une cacophonie sans nom s'ensuivait, un ouragan de sons bizarres, de hurlements, montait et descendait sur un air où on arrivait vaguement, oh ! combien vaguement, à discerner « Trabadja la moukère ». Après avoir crevé quelques bidons, écrasé quelques gamelles ou quelques quarts, époumonés, nous cessions nos jeux, joyeux et prêts à passer une bonne nuit dans le mélange moitié puces moitié foin qui nous servait de litière. »

La musique mais aussi la chanson, comme au C6 encore :

« Les virtuoses nous régalaient de leur répertoire invariable. Fric chantait « Les fanfreluches », « Le temps des cerises », des extraits d'opéra, « Le veau d'or » ; l'Insecte chantait « L'apache » en se donnant des airs de voyou ; le Pape envoyait « Plaisir des dieux » et autres grivoiseries ; mais l'imbattable, le superbe, le clou était Prosper avec « Valse de Vienne », et surtout « La romance de Maître Patelin » qu'il n'a jamais pu terminer, coupé qu'il était par d'imbéciles réflexions ayant pour but de le faire rouspéter. »

La TSF, comme on disait alors, était exceptionnelle dans les camps, faute d'électricité ; seuls le C1 à Ambel et le C3 qui s'était piraté sur le réseau une ligne jusqu'à Gève... Mais des jeunes du C6 descendaient de Vauneyre chez les paysans de Jossaud et là, en plus d'un précieux lien social, ils trouvaient le poste de radio familial. Qu'on imagine Radio Londres, ces hors-la-loi pouilleux et, aux confins des forêts, la nuit...

Dans ce chapitre sur la culture, je souhaite ouvrir maintenant une parenthèse quelque peu longue, quelque peu austère peut être. Elle concerne le travail d'anciens de l'Ecole des Cadres d'Uriage, institution officielle dissoute fin 1942 par Vichy, un esprit de Résistance s'y étant peu à peu installé. J'estime que le travail de ces gens-là, leur esprit humaniste, leurs propositions sociales, leur pratique de l'éducation populaire auraient leur utilité à l'heure actuelle. Lire leurs textes désaltère.

Jean JULLIEN